

Tout dans le presque rien

Simon Brousseau

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brousseau, S. (2016). Compte rendu de [Tout dans le presque rien]. *Liberté*, (310), 55–55.

Les oppressions intimes

Americanah décortique les hiérarchies.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

ON A beaucoup débattu, cette année, des bienfaits du féminisme pop tel qu'incarné par les Taylor Swift et Beyoncé de ce monde. Un des effets inattendus de cette vague aura été de faire connaître Chimamanda Ngozi Adichie. L'écrivaine nigériane a en effet vu un extrait d'un de ses discours intégré dans une des pièces les plus populaires du dernier album de Beyoncé, *Flawless*, sa notoriété décuplant du même coup. Son propos n'était peut-être pas révolutionnaire, mais il n'en formait pas moins, dans le cadre d'une chanson présentée par une diva à l'image ultra-contrôlée,

un contrepoint saisissant. On y entend la jeune auteure décrire les conseils que reçoivent les petites filles : apprendre la douceur, rêver d'un bon mari, cacher son ambition pour ne pas effrayer les garçons. Or, tonne Adichie, cette restriction de la sphère des femmes au domaine amoureux les prive des moyens d'atteindre une véritable égalité politique et économique.

Le dernier roman d'Adichie, *Americanah*, conjugue des réflexions sur le féminisme avec un portrait très ambitieux des troubles raciaux, non seulement aux États-Unis, où Adichie vit depuis plusieurs années, mais en Afrique

et en Europe. La protagoniste, Ifemelu, née au Nigéria, part aux États-Unis pour y étudier. Elle passera les années suivantes à analyser, au fil de ses rencontres amicales, amoureuses et professionnelles, la condition noire aux États-Unis, qu'on soit Afro-américain, Africain ou Haïtien, en décorquant toutes les hiérarchies fines qui s'installent entre ces groupes. En effet, l'auteure insiste sur les distinctions et rapports de pouvoir présents entre ceux qui, d'immigrants récents à descendants d'esclaves, n'ont parfois en commun que le regard que les Blancs posent sur eux, qui tend à les regrouper dans un ensemble indistinct. Ifemelu gagne un temps sa vie grâce à un blogue où elle attaque les stéréotypes et les non-dits qui assignent aux minorités ethniques, pour qu'on les juge acceptables, un code de conduite. Le roman est donc ponctué de réflexions polémiques – et souvent d'un humour caustique – sur des sujets allant des recoupements

entre problèmes de race et de classe aux difficultés amoureuses qu'éprouvent les femmes noires dans une société où le signe du succès pour un Noir est d'être au bras d'une Blanche.

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

Americanah

Traduit de l'anglais par Anne Damour
Gallimard, 2015, 528 p.

À ce titre, l'intrigue centrale du roman, axée sur les retrouvailles d'Ifemelu avec un amour de jeunesse, pâlit devant la multitude de scènes et d'anecdotes qui en constituent le détail. C'est grâce à leur justesse qu'il devient possible de mieux comprendre tant les oppressions raciales que les réponses, réussies ou non, que leurs victimes y apportent, énoncées par Adichie avec une pugnacité et une verve remarquables. **L**

Tout dans le presque rien

Lydia Davis, héritière américaine de Flaubert.

SIMON BROUSSEAU

ÉCLIPSÉS par la lumière bleutée de nos écrans, étouffés par le bruit de fond des informations qui nous sollicitent, les détails les plus discrets de l'existence glissent sur notre rétine et se succèdent sans laisser de trace. L'œuvre de Lydia Davis peut être décrite comme une pratique d'attention soutenue à ces détails. Les microrécits de *Can't and Won't* montrent que l'attention est un choix constamment renouvelé, celui de faire attention, et l'un des grands plaisirs que leur lecture procure est d'y reconnaître des situations familières auxquelles nous n'avions pas accordé d'importance auparavant.

Le soin que Davis met à décrire les choses les plus banales – les poils du chien qu'on retrouve avec nostalgie dans la maison longtemps après sa mort, le design d'un sac de petits pois surgelés, les dilemmes éthiques et l'angoisse qui surgissent lorsqu'on consulte le menu d'un restaurant – en fait une héritière de Flaubert, un auteur qu'elle connaît bien puisqu'elle a traduit *Madame Bovary* en 2010. Plusieurs des textes du recueil sont d'ailleurs des adaptations libres d'anecdotes relatées par le romancier dans sa correspondance avec Louise Colet : visite chez le dentiste, funérailles à Rouen,

balade au jardin botanique, etc. Tout comme Flaubert, Davis flirte avec l'idée d'écrire un livre sur rien, et, comme chez lui, ce fantasme se traduit en une recherche stylistique rigoureuse. Dans son univers, même les détails les plus insignifiants abritent une complexité inépuisable qu'il s'agit de clarifier afin de parvenir à la cohérence de la phrase, cet ordre artificiel qui permet d'arrêter un moment le monde pour mieux le contempler. « Les œuvres les plus belles, écrivait Flaubert, sont celles où il y a le moins de matière. » Elles sont les plus belles, semble répondre Davis, parce qu'elles sont plus près de la vie telle qu'elle est le plus souvent vécue, en une succession de jours sans éclat. Le style de cette écrivaine, en ce sens, est une méthode pour appréhender le réel, par des détails que bien des auteurs jugeraient trop ennuyeux pour figurer dans un livre, mais dont elle sait révéler l'étrangeté, grâce à des procédés de

défamiliarisation humoristique dont elle seule possède le secret. Une quinzaine de pages sont ainsi consacrées à trois vaches que la narratrice observe avec émerveillement, leur immobi-

LYDIA DAVIS

Can't and Won't. Stories

Picador, 2014, 290 p.

lité ayant à ses yeux quelque chose de philosophique.

Il faut lire cette écrivaine peu connue des lecteurs francophones (traduite chez Phébus : *Ce qu'elle savait*, 2005 ; *Kafka aux fourneaux*, 2009), que plusieurs considèrent comme l'une des nouvelles les plus originales de sa génération. Elle fait partie de ces artistes dont le pouvoir de suggestion est assez puissant pour infléchir le regard que l'on porte sur les choses ; lire Lydia Davis, c'est réapprendre à s'émerveiller devant l'abondance des signes que nous avons pris l'habitude d'ignorer. **L**